

Le visible et l'invisible: *Moi, Tituba sorcière...*

Antonia Pagán López
Universidad de Murcia

Aux Antilles la croyance en l'occulte est enracinée dans leurs mythes du passé, dans leurs traditions héritées des différents groupes ethniques qui ont laissé leur empreinte sur les îles. Les africains déportés y ont transposé les mythes et les croyances de leur fonds merveilleux. La sorcellerie fait partie intégrante de la vie quotidienne des gens. Au culte catholique se mêle la croyance aux puissances surnaturelles et la pratique de rites magiques pour conjurer les influences maléfiques sur la vie des humains. Les lieux de l'imaginaire antillais sont hantés de la présence d'êtres singuliers, sorciers, guérisseurs, quimboiseurs¹, médiateurs entre le monde des vivants et le monde surnaturel et maîtres dans l'art de dévoiler la volonté des esprits.

Maryse Condé nous conduit dans *Moi, Tituba sorcière...* à travers l'univers surnaturel de l'imaginaire créole. Elle reprend le thème du procès des sorcières de Salem, 1692, dans lequel Tituba fut injustement condamnée. Maryse Condé reconstitue son image et nous rend une Tituba bienveillante envers l'humanité, en lutte permanente contre l'oppression et l'absence de liberté. Elle l'amène à son île natale, La Barbade, au moment où se produisent les premières rébellions d'esclaves.

Le roman de Maryse Condé se déploie sous le double signe du réel et de l'imaginaire, du réel historique et du surnaturel. Le monde visible et le monde invisible sont séparés par un voile fragile que les esprits peuvent franchir aisément, passant continuellement d'un côté à l'autre. Ce constant glissement du réel au magique imprime un sens particulier à la trajectoire initiatique de Tituba et à l'accomplissement de sa destinée.

Tituba, fille de la douleur et de l'humiliation, est née dans une plantation d'une mère ashanti, violée par un marin anglais dans un vaisseau négrier. Abena,

1. Quimboiseur. Jeteur de sort antillais, consulté en tant que guérisseur.

la mère infortunée est pendue, en présence de l'enfant, pour avoir blessé un blanc, le maître de la plantation, en essayant de se défendre d'un deuxième viol. Tituba, orpheline, est prise en charge par Man Yaya, une guérisseuse nago, qui lui apprend son savoir tout en l'initiant au culte de la nature.

Elle lui dévoile le secret des plantes et leur pouvoir de guérison :

Man Yaya m'apprit les plantes.

Celles qui donnent le sommeil. Celles qui guérissent plaies et ulcères (...).

Celles qui calment les épileptiques et les plongent dans un bienheureux repos.
(CONDÉ, 1986: 22)

Man Yaya, détentrice des secrets de l'au-delà, est l'initiatrice de Tituba à la vie surnaturelle. Elle possède la faculté de communiquer avec les invisibles, et elle transmet à l'enfant le don de pouvoir parler aux esprits:

Les morts ne meurent que s'ils meurent dans nos coeurs. Ils vivent si nous les chérissons (...). Ils sont là, partout autour de nous, avides d'attention, avides d'affection. Quelques mots suffisent à les rameuter, pressant leurs corps invisibles contre les nôtres, impatients de se rendre utiles. (CONDÉ, 1986: 23)

Tituba, confrontée aux mystères de l'existence, qu'elle doit décrypter est guidée par la sagesse des esprits. Trois ombres familières l'accompagnent toujours comme des gardiens tutélaires: Abena, sa mère, Yao, son père adoptif et Man Yaya. Ils guident ses pas dans la vie, lui portent conseil et la protègent : «...Man Yaya m'apportait l'espoir et Abena ma mère, la tendresse» (CONDÉ, 1986: 133).

C'est grâce à la finesse de son odorat qu'elle reconnaît leur présence invisible, étant la sensation olfactive la plus éthérée des perceptions sensorielles: Sa mère répand «la fragrance de chevreuille» (CONDÉ, 1986: 133), Man Yaya «le parfum d'eucalyptus» (CONDÉ, 1986: 37), odeur qui marque le passage d'un invisible, ou bien elle l'identifie à «une odeur poivrée» (CONDÉ, 1986: 133). À d'autres reprises elles embaument sa case de leur «parfum de goyave et de pomme rose» (CONDÉ, 1986: 239).

Elle entretient avec ses chers invisibles un rapport très familier: elle dialogue avec eux, ils se fâchent avec elle; elle invoque les pouvoirs conjuratoires de Man Yaya pour obtenir l'amour de John Indien, jeune esclave qu'elle aime, et que l'esprit perspicace de sa mère refuse, ou bien elle lui demande un sortilège ravageur pour Susanna Endicott, maîtresse de John Indien, qui la méprise. Par son mariage avec John Indien, elle passe au service du pasteur Samuel Parris et de sa famille. Ils sont contraints de quitter La Barbade, s'installant à Boston, puis au village de Salem.

Dans son exil l'amour du pays se renforce et devient un sentiment douloureux -«...il suffit que nous soyons séparés de notre terre, pour ressentir une

douleur qui sourd du plus profond de nous-mêmes sans jamais se ralentir» (CONDÉ, 1986: 80). Ce déchirement devient plus puissant à Salem, lieu hostile qu'elle ressent comme «une prison dont les parois de marbre se resserraient autour de moi (...). Il me semblait que ma vie allait finir là, enveloppée de ce suaire étincelant» (CONDÉ, 1986: 107). Ces images d'enfermement constituent une sorte de vision prémonitoire sur les dures épreuves à vivre dans son existence. Le long exil lui a été annoncé par ses invisibles —«Tu seras si loin et il faudra tant de temps pour enjamber l'eau!» (CONDÉ, 1986: 107)- sans qu'ils lui procurent les moyens d'éviter les souffrances, la destinée humaine étant guidée par un déterminisme qui leur échappe.

À Salem, dans la demeure de Parris, règne une atmosphère oppressante, reflet d'une morale austère dans la crainte du péché. Parris apparaît comme le maître tyrannique, priant interminablement, lisant «son livre redoutable». Il est l'image de l'intolérance et de la violence, exerçant son autorité despotique sur sa femme ou sur Tituba, qui refuse de se confesser —«ce qui se passe dans ma tête et dans mon cœur ne regarde que moi» (CONDÉ, 1986: 69). Pour Tituba, Samuel Parris est l'incarnation du démon lui-même.

Tituba est un être voué à la nuit. C'est la nuit, domaine du mystère et de l'inconnu, qu'elle se livre à des pratiques rituelles pour conjurer le mal. C'est en faisant appel à ses talents de guérisseuse qu'elle arrache sa maîtresse, Elizabeth, aux griffes de la mort. Tituba réussit à la sauver, en s'aidant de ses prières conjuratoires et des plantes médicinales, qu'elle cherche dans la forêt bostonienne, pâle substitut des herbes bénéfiques de La Barbade.

Elle rend aussi à la vie Betsey, l'enfant de ses maîtres, tout en la plongeant dans une sorte de liquide amniotique, bain de vie qui s'avère une seconde naissance. L'alliance des prières, des plantes de guérison et des liquides, qui opèrent cette alchimie, constituent les éléments essentiels de son rituel magique:

... je la plongeai jusqu'au cou dans un liquide auquel j'avais donné toutes les propriétés du liquide amniotique. Il ne m'avait pas fallu moins de quatre jours, travaillant dans les difficiles conditions de l'exil, pour y parvenir. Mais j'étais fière du résultat que j'avais obtenu. Plongeant Betsey dans ce bain brûlant, il me semblait que les mêmes mains qui avaient donné la mort peu de temps auparavant, donnaient la vie et que je me lavais du meurtre de mon enfant. (CONDÉ, 1986: 102)

Par cet acte régénérateur —redonner la vie à Betsey— elle compense la douleur infligée par la perte de son enfant. Pour Tituba la maternité, en tant qu'esclave, n'est pas un bonheur parce qu'elle ne pourra changer la destinée d'une vie innocente.

Les pouvoirs que détient Tituba servent à guérir, ils ne sont pas maléfiques, Man Yaya lui a appris à excercer ses dons pour faire toujours le bien —«Ne te

laisse pas aller à l'esprit de vengeance» (CONDÉ, 1986: 51), lui dit-elle. Ses qualités se répandent vite dans le village de Salem, ce qui lui vaut la méfiance de la communauté puritaine, qui la considère une sorcière commerçant avec Le Malin, Satan. Les facultés dont Tituba est dotée sont d'une tout autre nature :

La faculté de communiquer avec les invisibles, de garder un lien constant avec les disparus, de soigner, de guérir n'est-elle pas une grâce supérieure de nature à inspirer respect, admiration et gratitude? (CONDÉ, 1986: 34)

Cette "grâce supérieure" lui confère la qualité d'initiée². *L'initié* franchit le rideau de feu qui sépare le profane du sacré. Il passe d'un monde à un autre et subit *une transformation. Il change de niveau*³. La magie suppose pour Tituba un moyen de connaissance universelle, et de connaissance d'elle-même. Il n'y a pas de connaissance spirituelle sans souffrance. Elle acquiert son savoir après avoir enduré de pénibles épreuves. Tituba entretient des rapports secrets entre le monde des humains, l'ordre naturel et l'univers surnaturel. Elle connaît les plantes de guérison, protectrices, mais aussi les substances dangereuses qui produisent la mort. Elle reconforte de sa sagesse esclaves, malades et mourants, et elle communique avec l'au-delà pour soulager la tristesse des vivants.

Accusée de sortilèges, d'ensorceler la fille de Parris et les enfants de Salem, de pactiser avec le diable –sa couleur noire est, d'après les habitants du village, signe de son alliance avec le démon–, elle connaît de terribles souffrances, la torture des ministres de Dieu, culminant par sa condamnation en prison. Là-bas, Tituba, narrateur homodiégétique de sa propre histoire, laisse la parole à Hester, jeune femme blanche, cultivée, qui à son tour, nous introduit dans sa triste existence: condamnée par adultère, enceinte de son amant, elle optera pour le suicide, ce qui plonge Tituba dans une amère solitude. La pendaison d'Hester renvoie aux souvenirs ulcérés de l'exécution de sa mère, et de la perte de son enfant. L'esprit d'Hester l'accompagnera comme celui d'un ange protecteur, qu'elle identifie au souffle "parfumé d'amandes sèches" (CONDÉ, 1986: 271).

Tituba incarcérée est objet des plus abjectes humiliations. Elle est même observée comme un cas de maladie mentale. Oubliée de tous, même de son mari John Indien, ses chers invisibles sont le seul soutien de sa détresse. Tituba vainc tous les obstacles, poussée par sa foi inébranlable dans la vie. Après un long procès, elle est vendue à un riche juif, Benjamin Cohen d'Azevedo qui l'engage comme gouvernante dans sa maison, mettant fin à tant d'années d'endurances. Il la libère des chaînes, ce qui est ressenti par Tituba comme une seconde naissance.

2. Le terme *initiation* désigne faire mourir. La mort étant considérée comme *sortie*, le franchissement d'une porte donnant accès ailleurs. Initier c'est introduire. CHEVALIER, GHEERBRANT (1982: 521).

3. Idem.

Benjamin, esprit tolérant, au coeur noble, lui apporte une période d'accalmie et de bonheur. La frontière maître-esclave est effacée dans un rapport de complémentarité. Benjamin lui donne son affection, il l'appelle "ma sorcière bien aimée" (CONDÉ, 1986: 204). Tituba le réconforte de la mort de sa femme en communiquant avec l'esprit de la défunte. Elle est l'intercesseur entre le monde terrestre et le monde surnaturel, la médiatrice entre les vivants et les esprits. La nuit, au clair de la lune, elle exécute dans le jardin de Benjamin le cérémonial des offrandes, dans lequel le sang d'un animal sacrifié s'avère essentiel pour renouer le contact avec l'au-delà:

J'avais déjà commencé mes récitations et j'attendais que la lune encore somnolente vienne jouer son rôle dans le cérémonial. Au moment décisif, j'eus peur, mais des lèvres se posèrent sur mon cou et je sus qu'il s'agissait d'Hester, venue ranimer mon courage.

Le sang inonda la terre et son odeur âpre nous prit à la gorge.

Au bout d'un temps qui me parut interminable, une forme se déplaça et une petite femme, le teint très blanc, les cheveux très noirs, vint vers nous. (CONDÉ, 1986: 195)

Tituba rend le culte aux esprits et elle réalise ce type de rituel quand elle souhaite qu'ils la secourent dans son désarroi. Les liquides ainsi que les mots propitiatoires constituent les instruments primordiaux de ces rites magiques. Les prières se mêlent aux éléments liquides, l'eau ou bien le sang d'un animal immolé. L'eau se rend indispensable en tant que principe élémentaire de vie –elle est le sang de la terre– et le sang entraîne une double symbolique: il est maître de vie et principe de mort.

Tituba entretient un rapport particulier avec l'élément hydrique. Elle dialogue avec l'eau des sources et des rivières, lieux hantés de la présence des esprits et elle définit sa vie comme un "fleuve qui ne peut être entièrement détourné" (CONDÉ, 1986: 30). Après son pénible procès, la mer apparaît comme son seul salut: grâce au contact revivifiant de l'eau de mer, elle se sent guérir de ses blessures physiques et morales: "Sa grande main humide en travers de mon front. Sa vapeur dans mes narines. Sa potion amère sur mes lèvres. Peu à peu, je recollais le morceaux de mon être" (CONDÉ, 1986: 185).

L'eau exerce un effet balsamique sur Tituba, elle la réconforte dans son malheur, en exil, dans l'impuissance de retourner à son île natale. Quand elle est malheureuse elle revoit La Barbade surgissant d'un bol d'eau:

Je remplissais un bol d'eau que je plaçais près de la fenêtre de façon à pouvoir le regarder tout en tournant et virant dans ma cuisine et j'y enfermais ma Barbade. Je parvenais à l'y faire tenir toute entière avec la houle des champs de canne à sucre prolongeant celle des vagues de la mer, les cocotiers penchés du bord de mer et les amandiers-pays tout chargés de fruits rouges ou vert sombre. Si je distinguais mal les hommes, je distinguais les mornes, les cases,

les moulins à sucre et les cabrouets à boeufs que fouettaient des mains invisibles (...). Tout cela se mouvait dans le plus grand silence au fond de l'eau de mon bocal, mais cette présence me réchauffait le coeur. (CONDÉ, 1986: 101)

La Barbade est perçue, à vol d'oiseau, par le pouvoir évocateur de la mémoire, qui reconstitue tous les éléments du paysage insulaire. Tout un monde submergé –mornes, cases, moulins à sucre...- enfoui dans les profondeurs de la mémoire, émerge par la puissance du souvenir, évocation proustienne qui nous fait songer à l'univers familial de Combray sortant d'une tasse de thé.

L'eau, symbole des puissances informes de l'âme, est liée aux profondeurs de l'inconscient. Elle est intériorisée en Tituba et associée au plaisir de l'amour, à son intimité –“les eaux du plaisir” (CONDÉ, 1986: 35)– ou bien elle apparaît rapportée au sommeil, c'est “l'eau bienfaisante du sommeil” (CONDÉ, 1986: 259) réparatrice des malheurs de l'existence.

Il est intéressant de relever en Tituba le rôle des songes et leur interprétation en tant que moyen de connaissance et de révélation de l'existence. C'est à travers le monde onirique que Tituba renoue avec l'au-delà⁴. Le rêve véhicule le passage du monde invisible au monde réel et il est investi d'une double valeur: il est message de l'esprit des ancêtres⁵ ou bien il constitue une vision prémonitoire d'un événement futur.

Ainsi Tituba, en prison, rêve de Man Yaya, qui lui révèle son sort dans un avenir incertain: “Je rêvai de Man Yaya, un collier de fleurs de magnolia autour du cou. Elle me répéta sa promesse: De tout cela tu sortiras vivante” (CONDÉ, 1986: 181). Ce genre de rêve télépathique se manifeste souvent quand Tituba songe aux êtres familiers ou aux amis disparus comme sa mère ou Hester. Dans la cellule qu'elles ont partagée Tituba rêve d'Hester, de leur amitié brisée par la mort: “Cette nuit-là, Hester vint s'étendre à côté de moi, comme elle le faisait parfois. J'appuyai ma tête sur le nénuphar tranquille de sa joue et me serrai contre elle” (CONDÉ, 1986: 189-190).

Hester vient en rêve pour lui faire ses adieux, car Tituba, ignorant son sort, sera libérée quelques jours après. Le rêve intervient comme une image révélatrice d'un événement futur. Il a alors une fonction prophétique: Tituba rêve, en prison, d'un bateau aux voiles gonflées et d'un départ en mer. Ce voyage onirique, symbole de sa liberté immédiate, lui annonce un autre départ plus lointain le retour à son île natale, La Barbade, tant de fois rêvée.

4. Maryse Condé explore dans «Ségou» les ressources surnaturelles de l'Afrique des ancêtres. Il s'établit tout un réseau de corrélations oniriques, télépathiques et magiques entre les membres de la famille de Dousika Traoré, noble bambara.

5. Il existe en Afrique la croyance généralisée que, pendant le rêve, les vivants communiquent avec les esprits familiers. L'oeuvre de Simone Schwarz-Bart, «Ti' Jean L'Horizon», plonge dans le domaine du merveilleux africain et offre une vision des attributions des morts et des rapports qu'ils entretiennent avec les vivants à travers le sommeil.

A d'autres reprises les cauchemars qui hantent les songes sont signe d'un mauvais présage. La nuit où périssent les neuf enfants de Benjamin Cohen d'Azevedo, dévorés par les flammes, Tituba a l'étrange vision d'une nature oppressante qui l'étouffe:

La nuit venue, j'eus un rêve. Je voulais entrer dans une forêt, mais les arbres se liguèrent contre moi et des lianes noires, tombées de leur faite m'enserraient.

J'ouvris les yeux: la pièce était noire de fumée (...). Le feu habilement allumé aux quatre coins de la demeure avait déjà englouti le rez-de-chaussée et le premier étage (...). On retira neuf petits cadavres des décombres. (CONDÉ, 1986: 207)

Tituba toujours en harmonie avec l'espace naturel, sent cette nature hostile, comme un avertissement de l'incendie qui se produit simultanément. Le malheureux Azevedo y voit un signe de châtement divin pour lui avoir refusé le don le plus précieux: la liberté. À un moment où elle ne la désire pas –des liens affectifs l'attachent à Benjamin– Tituba, le cœur lourd d'amertume, part pour La Barbade.

L'île en tant qu'espace mythique nourrit largement l'imaginaire antillais. Elle représente l'espace des origines, la terre mère avec sa nature féminine: la terre, la forêt, l'eau. Elle est pour Tituba l'espace originel et en même temps le point de départ de sa démarche initiatique. Loin de La Barbade s'intensifie la nostalgie d'un retour aux origines. Mais à son difficile retour, l'île natale, sublimée par le rêve, se révèle bien différente.

Tituba se sent comme "un enfant courant vers les jupes de sa mère" (CONDÉ, 1986: 214), mais personne n'est là pour l'accueillir; ce sont les invisibles, ses chers esprits, Abena, Yao et Man Yaya, qui l'attendent: "À part une poignée de défunts, personne ne m'attendait dans l'île et je ne savais même pas si la case dans laquelle je squattais dix ans plus tôt était encore debout" (CONDÉ, 1986: 219-220). Tituba perçoit sensoriellement sa terre natale qu'elle identifie à "l'odeur du lucre et de la souffrance" (CONDÉ, 1986: 219). Elle est accueillie avec méfiance par les esclaves des plantations, par les Marrons⁶ et par les quimboiseurs qui ne partagent pas sa science. Déçue, elle constate que son image, malgré son absolution à Salem, n'a pas été réhabilitée et qu'elle passera à l'histoire comme une sorcière pratiquant "le hodo", sans valoriser la pratique altruiste de ses pouvoirs guérisseurs. Malgré l'hostilité régnante, elle continue à exercer ses talents et à l'âge mûr elle dépasse le savoir de Man Yaya, son initiatrice.

6. Marron. Esclave, nègre marron, fugitif et réfugié dans une zone peu accessible.

Tituba éprouve dans sa maturité le bonheur d'une prochaine maternité, fruit de sa liaison avec Christopher, chef des marrons réfugiés dans les montagnes. Elle constate avec émerveillement "qu'un enfant n'est pas le fruit de l'amour mais du hasard" (CONDÉ, 1986: 242). Christopher sollicite ses pouvoirs magiques, à la poursuite d'une chimère: devenir invincible; mais Tituba, que ce voeu dépasse, ne peut pas lui procurer les clefs de l'immortalité.

Consacrée à son art dans son île natale, Tituba atteint à une sérénité bienheureuse. Les prières à l'aube, le bain rituel dans la rivière et la culture des plantes guérisseuses dans son jardin sont les activités auxquelles elle se livre toujours aidée de ses invisibles: Man Yaya fait pousser une végétation exubérante autour de sa case et Hester y met un présent: "une orchidée dans la racine mousseuse d'une fougère" (CONDÉ, 1986: 241), matérialisation florale de son esprit, symbole de renaissance et de pureté spirituelle⁷.

Dans sa maturité, Tituba, réalise deux actions remarquables qui remportent une victoire sur la mort: Elle guérit les blessures d'un jeune esclave torturé à mort, Iphigène, et elle conjure la mort de Samantha, qu'elle aide à naître. Le sentiment de tendresse maternelle qu'elle éprouve pour Iphigène, souvenir de son enfant jamais né, se double vite d'un amour passionné. Cette affection incontrôlable suscite en Tituba un sentiment de honte d'aimer ce jeune esclave qu'elle dénomme "son fils-amant".

Ce bonheur paisible n'aura pas de longue durée. Des signes de sang dans la vie quotidienne sont interprétés comme présage de mauvais augure –le sang puant d'un lapin éclabousse son visage, une blessure involontaire du couteau au pied gauche– images de sang qui lui font évoquer les paroles prémonitoires de Yao: "notre mémoire sera envahie de sang. Nos souvenirs flotteront à sa surface comme des nénuphars" (CONDÉ, 1986: 257).

D'après ces signes Tituba a l'intuition que la fin de son existence sur terre est proche. Un dernier rêve prémonitoire se révèle décisif. C'est le même cauchemar précédant la mort des enfants de Benjamin Cohen d'Azevedo: les lianes d'une étrange forêt l'enserrent, image angoissante de l'impuissance face à une fin inéluctable. Tituba est exécutée par les soldats pour avoir incité à une révolte d'esclaves. Son attitude sereine laisse percevoir qu'elle n'a aucune crainte de la mort, comme si elle était sûre de la nécessité de ce sacrifice culminant son initiation:

Bientôt j'atteindrai au royaume où la lumière de la vérité brille sans partage. Assis à califourchon sur les bois de ma potence, Man Yaya, Abena ma mère et Yao, m'attendaient pour me prendre la main.

7. L'orchidée est un symbole de fécondation. La beauté de la fleur en fait un symbole de perfection. A d'autres reprises Hester est associée au nénuphar, image végétale et aquatique qui lie la terre au monde souterrain. Il rejoint la symbolique de l'orchidée en tant que signe de fertilité. CHEVALIER, GHEERBRANT (1982: 662 y 708)

Je fus la dernière à être conduite à la potence. Autour de moi, d'étranges arbres se hérissaient d'étranges fruits. (CONDÉ, 1986: 263)

La mort, personnifiée par Thanatos, est fille du sommeil et elle surprend Tituba la nuit en plein rêve. Elle clôt son existence sur terre, mais elle ouvre le passage vers un "royaume de lumière". Ses chers invisibles sont à côté d'elle pour l'aider à franchir ce nouveau chemin vers l'éternité.

L'histoire de Tituba ne se termine pas avec son exécution, au contraire sa mort apparaît comme une vraie naissance. Dans l'épilogue l'esprit de Tituba prend la parole et nous dit: "Mon histoire véritable commence où celle-là finit" (CONDÉ, 1986: 267). Le mystère de la mort est traditionnellement ressenti comme angoissant et effrayant, en tant que passage à une existence inconnue ou comme crainte de dissolution dans le néant. D'après Mircea Eliade dans la religion des cultures primitives ainsi que dans la religion catholique la mort est une fin suivie par un nouveau commencement: "la mort constitue une rupture de niveau ontologique et à la fois un rite de passage, tout comme la naissance ou l'initiation" (ELIADE, 1957: 68).

La mort pour Tituba ne suppose pas l'aspect périssable de l'existence, elle est initiation, accession à une vie nouvelle. Quand la mort rôde autour d'Elizabeth Parris elle se fait cette réflexion: "Mourir, mon agneau tourmenté, sans avoir appris que la mort n'est qu'une porte que les initiés savent tenir grande ouverte?" (CONDÉ, 1986: 75).

L'image de la porte comme passage à un autre mode d'existence est récurrente dans le récit. L'esprit de Man Yaya considère la mort comme "une porte que nul ne peut verrouiller" (CONDÉ, 1986: 226).

Tituba communique avec l'esprit d'Abigail, la femme défunte de Benjamin en disant à son maître: "Sais-tu que la mort n'est qu'un passage dont la porte reste béante?" (CONDÉ, 1986: 194). Au moment où Tituba porte secours à Samantha, en l'aidant à naître, elle l'empêche de franchir "la porte de la mort" (CONDÉ, 1986: 234). Elle a la ferme croyance que "la terrible antichambre qui termine la vie terrestre" (CONDÉ, 1986: 137) ouvrira ses portes pour une autre forme d'existence.

Tituba a enduré des souffrances terribles dans son existence: esclavage, torture, prison, abandon. La vie pour elle est considérée comme une "potion amère et brûlante!" (CONDÉ, 1986: 211). La mort, libératrice de l'impuissance, donne accès à la vie véritable, au règne de l'esprit. Cette croyance ne garde aucun rapport avec la conception catholique de la mort, elle est ancrée dans les croyances des peuples africains où la mort n'est pas destruction aboutissant dans le néant. D'après Zadi Zaouru "l'africain considère qu'à sa mort l'homme continue non de vivre, mais d'exister: l'être humain vivant, Muzuma, se transforme en Muzumu, l'être sans vie" (ROSELLÓ, 1992: 61). Il nous dit à propos du lien entre la mort et la vie:

... les morts apportent à ceux qui lui ont survécu l'efficacité de leur puissance vitale désormais multipliée. C'est à une véritable distribution de la puissance vitale que procède l'aïeul disparu. Ce dernier point donne tout son sens à de très nombreux rites africains et aux cérémonies qui marquent la naissance et la mort. (ROSELLÓ, 1992: 62)

La vie de Tituba débouche sur la mort, sans une rupture brusque. La mort fait place à une étape plus sereine et harmonieuse qui met fin à la douleur et à l'impuissance terrestres. Elle marque le passage à un autre mode d'existence, dans lequel Tituba continue à soulager la souffrance humaine: elle secoure les moribonds, les arrache à la tentation du suicide ou facilite leur rencontre avec les êtres disparus:

Vivante comme morte, visible comme invisible, je continue à panser, à guérir. Mais surtout, je me suis assignée à une autre tâche, aidée en cela par Iphigène, mon fils-amant, compagnon de mon éternité. Aguerir le coeur des hommes. L'alimenter des rêves de liberté. (CONDÉ, 1986: 268)

Tituba poursuit dans l'au-delà le même idéal que dans son existence sur terre, elle continue sa lutte avec l'espoir tenace qu'un jour son rêve de liberté deviendra une réalité entre les hommes, et que son peuple noir vivra libéré de toute oppression.

Dans la vie surnaturelle Tituba acquiert le pouvoir magique du déplacement invisible, ce qui lui permet d'aider les humains sans qu'ils s'en aperçoivent. Elle pénètre dans une nouvelle existence plus enrichissante que la précédente dans laquelle elle atteint au sommet de son initiation spirituelle. La mort lui confère un pouvoir majeur d'une tout autre profondeur: le secret des métamorphoses:

Parfois, et c'est étrange, il me prend fantaisie de retrouver forme mortelle. Alors, je me transforme. Je me change en anoli⁸ et je tire mon couteau quand les enfants s'approchent de moi (...). Parfois je me change en oiseau (...) (CONDÉ, 1986: 272).

Tituba connaît le pouvoir magique de la métamorphose, que Man Yaya lui a révélé, mais c'est seulement dans l'au-delà qu'elle s'exécute à le mettre en pratique: elle a la faculté de pouvoir se transformer en oiseau, insecte ou grenouille⁹.

8. Anoli ou anolis. Petit saurien arboricole, voisin des iguanes, courant aux Antilles.

9. D'autres personnages issus de l'imaginaire antillais maîtrisent l'art de la métamorphose. Ti' Jean, héros des contes populaires créoles, possède le don de se métamorphoser en corbeau. Man Cia est une sorcière douée de pouvoirs bénéfiques et maléfiques. La nuit elle abandonne sa forme humaine et devient un oiseau fantastique; après sa mort elle se transforme en chien. Man Cia transmet ses pouvoirs bénéfiques à Telumée, qu'elle initie aux secrets de la nature. Vid. SIMONE SCHWARZ-BART (1972 y 1979).

Tituba n'a pas eu d'enfant biologique dans sa vie sur terre, mais elle considère Samantha sa fille adoptive, qu'elle initie à son savoir magique. Elle lui révèle les propriétés des plantes, le langage des animaux et les gestes qui soignent. Comme Tituba, Samantha est douée de la faculté de voir les invisibles:

... Je me fais chèvre et caracole aux alentours de Samantha qui n'est pas dupe. Car cette enfant mienne a appris à reconnaître ma présence dans le frémissement de la robe d'un animal, le crépitement du feu entre quatre pierres, le jaillissement irisé de la rivière et le souffle du vent qui décoiffe les grands arbres des mornes. (CONDÉ, 1986: 273)

La sagesse de Tituba ne meurt pas avec sa mort, elle se perpétue sur terre en Samantha. Elle lui fait découvrir le réseau invisible de signes et symboles de l'univers. Elle devient ainsi la détentrice de son savoir magique. L'initiation entraîne la transmission d'une génération à une autre. Comme autrefois Man Yaya l'avait initiée à ses pouvoirs, Tituba, à son tour, transmet tout son savoir à Samantha.

L'amour de l'île natale se poursuit au-delà de la mort. L'âme de Tituba, en harmonie avec l'espace insulaire des origines, se fusionne avec chacun des éléments de la nature pour conjurer son long exil, loin de La Barbade. Tout en s'intégrant dans cette terre mère elle ne meurt pas définitivement. Sa présence embrasse l'ensemble de l'île: la terre, le feu, l'eau des rivières, le souffle du vent, intuition bachelardienne qui renvoie aux éléments de la rêverie matérielle, qu'elle devient au cours de ses différentes métamorphoses.

C'est dans l'éternité que Tituba atteint à la sagesse et que lui sont révélées les clefs de l'existence. Elle comprend le passé vécu, elle lit le présent et connaît l'avenir. En tant qu'esprit elle est libérée de toute contrainte humaine, de l'impatience des mortels, ainsi elle a tout le temps dans l'au-delà pour attendre une meilleure destinée de l'humanité: "Qu'est-ce qu'une vie au regard de l'immensité du temps?" (CONDÉ, 1986: 271).

Le roman de Maryse Condé fait appel à la reconstitution historique du personnage de Tituba, mais ce récit est intemporel et d'actualité dans la mesure où il constitue une dénonciation de l'intolérance, du fanatisme religieux, de l'oppression et de l'injustice. Maryse Condé brosse le portrait d'une femme attachante et courageuse, idéaliste et généreuse, en lutte permanente contre les conventions sociales, toujours guidée par son rêve de paix et de liberté.

L'existence de Tituba constitue un voyage initiatique, ponctué d'expériences éprouvantes qui l'amènent à l'achèvement de son être. Elle meurt symboliquement pour renaître de nouveau. Ces morts successives lui permettent de progresser dans son accession aux étapes de connaissance jusqu'à la grande épreuve de la mort qui n'est qu'un passage vers une autre vie. Dans cette nouvelle

existence la même volonté de lutte se perpétue et Tituba atteint à la perfection et à la sagesse.

Moi, Tituba sorcière... est un roman construit sur l'alternance de deux univers différents et contrastés, le réel et le surnaturel, et pourtant profondément liés. Au fil de l'écriture, il se produit un glissement continu du visible à l'invisible, du réel au magique, qui confère une cohésion interne et une unité puissante à la structure du récit. Ce double signe visible-invisible débouche finalement sur l'union entre le monde terrestre et le monde surnaturel. La mort de l'héroïne clôt le récit, mais fait place à une ouverture sur une autre forme d'existence, ce qui projette le roman sur un temps ouvert et infini, celui de l'éternité.

REFERENCIAS BIBLIOGRAFICAS

- BACHELARD, G. (1991): *L'eau et les rêves*. Paris: J. Corti.
- CHEVALIER, J., GHEERBRANT, A. (1982): *Dictionnaire des symboles*. Paris: Robert Laffont S. A.
- CONDÉ, M. (1986): *Moi, Tituba sorcière...Noire de Salem*. Paris: Gallimard.
- CONDÉ, M. (1984): *Ségou. Les murailles de terre*. Paris: Robert Laffont S. A.
- CONDÉ, M. (1985): *Ségou. La terre en miettes*. Paris: Robert Laffont S. A.
- DURAND, G. (1992): *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*. Paris: Dunod.
- ELIADE, M. (1957): *Mythes, rêves et mystères*. Paris: Gallimard.
- ELIADE, M. (1980): *Images et symboles*. Paris: Gallimard.
- RELOUZAT, R. (1998): *Tradition orale et imaginaire créole*. Martinique : P.U. Créoles.
- ROSELLÓ, M. (1992): *Littérature et identité créole aux Antilles*. Paris: Karthala.
- SCHWARZ-BART, S. (1972): *Pluie et vent sur Téliumée Miracle*. Paris: Éd. du Seuil.
- SCHWARZ-BART, S. (1979): *Ti' Jean L'Horizon*. Paris: Éd. du Seuil.